



HAL
open science

Introduction de MACHIAVEL. OMBRES ET LUMIERES DU POLITIQUE

Thierry Ménissier

► **To cite this version:**

Thierry Ménissier. Introduction de MACHIAVEL. OMBRES ET LUMIERES DU POLITIQUE. Machiavel. Ombres et lumières du politique, Ellipses, 2017. halshs-01665050

HAL Id: halshs-01665050

<https://shs.hal.science/halshs-01665050>

Submitted on 15 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

COLLECTION - AIMER LES PHILOSOPHES

MACHIAVEL

OMBRES ET LUMIERES DU POLITIQUE

THIERRY MENISSIER

Ellipses

Pour Marie et Jean-Louis Ménéssier, mes parents

*En quoi es-tu pour qu'en naissent tant d'ombres
Qui sont si peu les tiennes ? Qui n'a une ombre ?
Mais une seule ; et toi, qui n'es qu'un seul,
Projette autour de toi toutes les ombres.*

William Shakespeare

Sonnet n°53

Traduction Yves Bonnefoy, Paris, Gallimard, 2007

Depuis toujours précédé de la réputation sulfureuse d'athée et d'homme immoral, Machiavel est l'auteur d'une œuvre engagée en faveur de la défense de la liberté républicaine à une époque de la Renaissance où Florence, sa patrie, se trouve menacée et dominée. L'affirmation de l'autonomie de la politique conduit Machiavel à développer une œuvre pleine de paradoxes, dans laquelle les évidences disparaissent en même temps que les illusions. La lecture simultanée du *Prince*, des ouvrages consacrés aux républiques et des écrits politiques de circonstance dévoile ainsi une philosophie où l'ombre et la lumière se mêlent sans cesse, en écho direct à la complexité des situations politiques mais également fort cruelle pour les espoirs naïfs. Si Machiavel est un penseur gênant, c'est parce que son œuvre met radicalement en cause la tentation d'enchanter les relations humaines ; s'il est un auteur fascinant, caractérisé par une extraordinaire influence directe et indirecte, c'est qu'il promet une intelligence renouvelée de l'action collective et qu'il promeut une éthique de la vertu d'une grande profondeur.

Thierry Ménissier est Professeur à l'Université Grenoble Alpes. Philosophe politique tourné vers les questions liées à l'innovation, il a consacré plusieurs ouvrages au penseur florentin.

Table des matières

Avertissement

Contexte

Le patriote florentin

L'expérience de la grande politique

A l'école des lettres latines

Vie privée et carrière littéraire

Florence, terre de pensée politique

Composition des œuvres majeures dans des moments difficiles

Une fin de vie marquée par l'échec du projet de libérer l'Italie

Parcours en pensée

Chapitre 1 – La rationalité du conseil

L'expérience saisie à travers des situations originales

Une méthode originale : choix de termes et recherche de règles

Discourir et raisonner

Chapitre 2 – A la recherche de la vertu pour réinventer l'autorité

La crise moderne de l'autorité

Machiavel et la question de l'autorité

Autorité et rapport de forces

Jeu des affects et de l'apparence

Chapitre 3 – Les tumultes de la République

Un républicanisme qui interroge ses postulats

« Tumultes » politiques et « ordres » institutionnels

Préserver la république de la corruption en redéfinissant les mœurs

Créer l'intégration civique malgré l'excès de vie des républiques

Chapitre 4 – Reconsidérer l'histoire

Penser la politique dans son contexte d'expression : le paradigme hybride

Machiavel historien : jouer avec les sources anciennes

L'art de la perspective pour nourrir la pensée politique

Grandeur et décadence des civilisations

Chapitre 5 – Philosophie naturelle ou métaphysique tragique ?

Le « cosmos machiavélien »

La condition politique : le dialogue asymétrique entre la fortune et la vertu

Comment innover ?

Chapitre 6 – Morale et religion : la portée normative de l'œuvre machiavélienne

L'autonomie de la politique : amoralisme ou immoralisme ?

L'œuvre comme espace conflictuel pour les valeurs

Le statut ambigu de la religion

Pour une éthique de la vertu

Conclusion – Machiavel et nous

Parcours en textes

Vocabulaire

Éléments de bibliographie

Contexte

« A bien considérer sa vie de plaisir et sa vie grave, on voyait donc en lui deux personnes différentes comme unies par une impossible jointure. »

Portrait de Laurent de Médicis dit le Magnifique par
Machiavel, *Histoires florentines*, VIII, 36, p. 1000.

Nicolas Machiavel (1469-1527), haut-fonctionnaire et écrivain florentin, souvent considéré comme l'inventeur de la pensée politique moderne, se trouve caractérisé par le douteux privilège d'avoir donné son nom à un comportement qui décrit l'absence de scrupule en politique : l'adjectif « machiavélique » désigne, de manière largement péjorative, l'attitude de qui entend prendre et conserver le pouvoir par tous les moyens possibles, violence et fourberie comprises. Cette ambiguïté, celle d'une inauguration douteuse, semble être apparue très tôt, dès le moment où, au début du XVI^{ème} siècle, les œuvres du Florentin ont été diffusées en Italie et dans toute l'Europe : en quelque sorte, l'histoire officielle et la légende noire se sont écrites en même temps.

Une telle ambiguïté interroge, quant à son fondement dans les faits mais aussi quant à la profondeur de sa signification. Comment ces deux aspects sont-ils liés ? Du point de vue de l'histoire des idées politiques, ce livre vise, en présentant la pensée de Machiavel, à la questionner et à la comprendre. D'un point de vue philosophique, il s'enracine dans un cheminement personnel. Depuis des années, cette pensée m'accompagne – depuis qu'à l'âge de vingt ans en lisant pour la première fois *Le Prince*, j'ai ressenti le paradoxe que voici : d'une part, la fréquenter éclaire de manière incomparable sur les relations que les humains tissent entre eux ; de l'autre, Machiavel paraît assombrir ces relations, comme le note Pierre Manent avec ces mots saisissants : « dans le monde de Machiavel, l'air est rare et le ciel bas sur les lances hostiles. Un assombrissement mystérieux nous y prive du ciel intelligible »¹. Aspirant autant que tout philosophe à voir la lumière et à respirer l'air enrichi du ciel des Idées, sa propre méditation politique m'a constamment ramené vers une réalité qui me semble attirante et redoutable, aussi complexe que spontanément incompréhensible, celle de l'action collective. Dimension qui, dans ma pratique des affaires humaines comme dans ma

¹ Pierre Manent, *Naissances de la politique moderne. Machiavel, Hobbes, Rousseau*, Paris, Payot, 1977, p. 39.

réflexion, me paraît toujours prometteuse, parfois décevante, sans cesse stimulante et souvent exaltante. Être philosophe, c'est tenter d'assumer ses propres paradoxes. Depuis trente ans, mon dialogue avec Machiavel tour à tour dissipe et épaissit les ombres du politique. Comment s'articulent l'ombre et la lumière ?

Le patriote florentin

L'œuvre de Machiavel est étroitement liée au contexte dans lequel il a évolué, et il s'est lui-même défini comme un patriote florentin, à l'instar de nombre de ses concitoyens tellement attachés à leur cité qu'une doctrine originale avait été forgée à Florence pour caractériser cet attachement : le « *vivere civile* », une des thématiques fortes de l'humanisme politique. Au moment de la vie publique de Machiavel, Florence, qui est effectivement un des foyers du républicanisme européen depuis le XIII^{ème} siècle, n'est plus pour un temps régie par la politique des Médicis, grande famille d'hommes d'affaires et de mécènes, qui dans la seconde moitié du XV^{ème} siècle ont fait rayonner la cité tout en la mettant subtilement sous tutelle, et qui sont appelés à devenir, après 1530, grands ducs de Toscane². C'est dans une grande effervescence que s'installe en 1494 la République du Grand Conseil (*Consiglio Maggiore*), mais également dans un contexte international troublé, violent et menaçant pour elle : les armées françaises du roi Charles VIII ont déferlé sur la Péninsule italienne dans le but de s'emparer du royaume de Naples, et l'ont traversée en quelques semaines du nord au sud, aucune armée italienne ne parvenant à les stopper. Si Florence, suite à un soulèvement populaire qui chasse les Médicis et installe la République, semble avoir retrouvé un régime qui correspond à son passé, l'Italie, alors constituée d'un grand nombre de cités-Etats de taille et de régimes variés, constate brutalement son échec causé par le manque d'unité dans l'adversité.

En 1498, Machiavel, qui fit l'intégralité de sa carrière au service de la République, devient à la surprise générale secrétaire de la Seconde chancellerie de la Seigneurie (l'administration centrale de la République). La surprise est due à son statut d'*outsider*, lui-même lié aussi bien à la modestie de sa situation sociale initiale qu'au fait qu'il n'était pas dans les papiers de la Seigneurie. L'emploi de secrétaire de la Seconde chancellerie, moins exposé et brillant que celui de son homologue de la Première chancellerie dont le rôle est la représentation publique, concerne des tâches plus obscures mais essentielles telles que la

² Voir Alberto Tenenti, *Florence à l'époque des Médicis : de la cité à l'état*, Paris, Flammarion, 1968.

correspondance quotidienne avec les différents territoires de la cité-Etat florentine, notamment les villes sujettes, ou encore la gestion, la relation et la compréhension des assemblées informelles permanentes qui se tenaient à Florence sur les questions sensibles, les *Consulte e pratiche* – à cet égard, pour reprendre l’expression employée par Bartolomeo Scala, qui fut premier chancelier, le second chancelier passe pour être « l’égout du peuple »³.

Cette expérience, l’intelligence aiguisée de Machiavel va la faire fructifier, et le Florentin se présente souvent lui-même à partir de ce qu’on nommerait aujourd’hui son expertise. C’est ce qu’il explique par exemple dans une lettre à Francesco Vettori, alors ambassadeur de Florence à Rome : « ...La fortune a voulu que, ne sachant parler ni de l’art de la laine, ni de l’art de la soie, ni de gains et de pertes, il me faut parler des choses de l’Etat (*mi conviene ragionare dello stato*) : et je dois ou faire vœu de me taire, ou parler de ces choses » (Lettre de Machiavel à Francesco Vettori, 9 avril 1513, p. 1234). Dans d’autres passages, Machiavel emploie une expression frappante en écrivant qu’il a appris « *l’arte dello stato* », qu’on pourrait traduire par « le métier de l’Etat » et par laquelle se voit signifiée sa revendication de disposer d’une compétence liée à un métier, celui de praticien de la chose publique et de son intendance : « ...Durant les quinze années que j’ai vouées aux affaires de l’Etat (*che io sono stato a studio all’arte dello stato*), je n’ai ni dormi ni passé mon temps à jouer » (lettre de Machiavel à Francesco Vettori, 10 décembre 1513, p. 1240)⁴. L’action professionnelle de Machiavel pourrait être qualifiée en termes physiques comme celle d’un élément dynamique de coordination entre la décision politique et son application concrète.

Un des grands emplois de Machiavel a consisté en la mise sur pied d’une milice de citoyens (*l’Ordinanza*) capables de défendre la cité ; politiques et matérielles, les difficultés rencontrées n’ont pas empêché une certaine réussite du projet, de 1506 à 1512. Machiavel fut nommé en 1507 chancelier d’une nouvelle magistrature, les Neufs d’Ordonnance et de la Milice, ce qui lui assurait un certain pouvoir dans la cité. C’est à ce moment qu’il devint l’intime et le conseiller particulier de Piero Soderini, gonfalonier de justice et véritable homme fort de Florence.

L’expérience de la grande politique

³ Expression rapportée par Sandro Landi dans sa biographie du Florentin, *Machiavel*, Paris, Ellipses Marketing, 2008, p. 45.

⁴ Sur « l’arte dello stato » comme matrice de la pensée machiavélique, voir la belle analyse de Cristina Ion, *La politique de Machiavel. Art de la guerre ou art de la paix ?*, Bucarest, Editura Academiei Romane, 2008.

Il convient également de souligner la forte importance, dans sa carrière comme pour son œuvre, de son expérience diplomatique : en sus de sa charge ordinaire, Machiavel a endossé celle de secrétaire des Dix de Liberté, organe qui gère l'ordre intérieur du territoire florentin. Or, le retour à Florence d'un pouvoir républicain s'effectue dans un contexte permanent de crise internationale qui fragilise considérablement la Seigneurie dans ses affaires intérieures. Plusieurs zones traditionnellement sous son contrôle lui échappent en effet. Par exemple, la ville de Pise, traditionnellement soumise à Florence et dont la soumission constitue pour cette dernière un enjeu stratégique majeur sur les plans matériels et symboliques, profite du passage des Français pour s'émanciper du joug florentin. Une des tâches de Machiavel a précisément consisté à organiser sa difficile reprise, avec l'aide très ambiguë des Français et de mercenaires payés. Ou encore la Vallée de la Chiana dont les populations se sont elles aussi révoltées. Enfin, Machiavel est chargé de missions diplomatiques (*legazioni*), ce qui le conduit à se déplacer souvent en Italie (par exemple auprès de César Borgia en Romagne et du pape Jule II à Rome), en France à la cour de Louis XII (à quatre reprises) et en Allemagne auprès de l'empereur Maximilien I^{er}, deux pays dont il se montre un observateur scrupuleux. Machiavel a donc joué dans un moment particulièrement menaçant pour sa patrie le rôle d'émissaire spécial auprès des principaux souverains européens et de la plupart des chefs politiques de la Péninsule. Son œuvre se trouve profondément marquée, en particulier quant à sa manière de considérer de manière désabusée les relations humaines sous l'angle des rapports de force, par l'observation réaliste du jeu de la politique internationale, de ce qu'on appelle la « grande politique ».

Les missions diplomatiques s'accompagnaient de la rédaction quotidienne d'écrits techniques, tels que des rapports et des lettres de relation, autant de pages dont le nombre total se compte par milliers. Plusieurs de ces écrits qui nous sont parvenus présentent un certain intérêt pour comprendre la manière de penser la politique propre au Secrétaire florentin : concernant ses déplacements en France, le *De Natura Gallorum* (1500), la *Petite note à l'intention de qui va en ambassade en France* (1503) et le *Portrait des choses de France* (1510) ; à propos de l'Allemagne, le *Rapport des choses d'Allemagne* (1508), le *Discours sur les choses d'Allemagne* (1509), le *Portrait des choses d'Allemagne* (1512) ; concernant les affaires internes à l'Italie et les actions stratégiques pour Florence, le *Discours aux Dix sur les affaires de Pise* (1499), le *Rapport sur les actions entreprises par la république de Florence pour pacifier les factions de Pistoia* (1500), l'écrit *Des affaires de Pistoia* (1502), la *Description de la manière employée par le duc de Valentinois pour faire tuer Vitellozzo Vitelli, Oliveretto de Fermo, le seigneur Pagolo et le duc de Gravina-Orsini*

(1503), *De la manière de traiter les populations du Val di Chiana révoltées* (1503) et l'écrit intitulé *Paroles à prononcer sur le projet de loi de finance avec une brève introduction et une justification* (1503). Le Florentin n'a jamais abandonné cette pratique d'écriture, ainsi qu'en atteste les écrits plus tardifs que sont le *Sommaire des choses de la cité de Lucques* (1520) et la *Note à Raffaello Girolami à l'occasion de son départ le 23 octobre pour l'Espagne auprès de l'empereur* (1522). L'intérêt de ces écrits est grand si l'on veut saisir la manière de procéder de l'auteur dans les ouvrages de pensée politique qui l'ont rendu célèbre : la carrière du haut-fonctionnaire Machiavel a été vouée d'abord à observer des situations pleines de complexité et de danger, à décrire les faits de manière objective afin de transmettre des informations à son autorité, et également, afin d'aider cette dernière à prendre de loin la décision judicieuse, à analyser les conditions de la situation, à conjecturer les motifs et les buts des acteurs du jeu diplomatique, enfin à supputer les effets des décisions possibles, que celles-ci soient guidées par des sentiments éthiques ou orientées par l'usage de la force. Dans ce cas, l'action professionnelle du Secrétaire consiste à partir du complexe matériau du réel et vise à le simplifier en veillant scrupuleusement à ne pas l'appauvrir. Si l'œuvre machiavélienne constitue un formidable outil de compréhension de la politique, c'est parce que son intelligence s'est formée sur le terrain même de ces difficultés et en regard d'une telle tension. Remarquable, cette œuvre découle de la rencontre entre une situation très complexe et une intelligence exceptionnelle.

A l'école des lettres latines

On sait d'ailleurs peu de choses à propos de l'émergence de cette dernière, car les éléments précis dont on dispose à propos de l'enfance comme de la formation reçue par Machiavel sont rares. Le livre de souvenirs familiaux (*Ricordi*) tenu par son père Bernardo de 1474 à 1487 et retrouvé tardivement nous apprend cependant que, fils d'une modeste famille florentine, il a précocement goûté à la littérature latine (Tite-Live, Macrobe, Pline et Cicéron) ainsi que de l'historiographie florentine⁵. Ces éléments traduisent de la part du père de Nicolas un goût personnel pour la réflexion, mais mieux encore ils expriment la volonté d'offrir à sa progéniture, par le biais des rudiments du *cursus studiorum*, les moyens de base d'une ascension sociale vers les carrières administratives ou les professions juridiques. Toujours est-il que, sans l'amour des livres transmis par son père, Machiavel n'aurait pas été

⁵ Cf. Bernardo Machiavelli, *Libro di ricordi*, édition de C. Olschki, Florence, 1954.

lui-même. Essentiellement latines, les sources à la disposition du jeune Nicolas ne sont pas les classiques de la tradition humaniste des études grecques qui avaient atteint, sous l'influence du mécénat de Laurent de Médicis (mort en 1492) un point d'incandescence en Europe avec par exemple les ouvrages de Lorenzo Valla ou les traductions de Platon par Marcile Ficin ; ce détail est important car il fait que, par la culture à laquelle elle se réfère, essentiellement civique, l'œuvre machiavélienne tourne le dos à la culture plutôt platonicienne de ses adversaires politiques.

Autre détail intéressant concernant sa formation, quelques années plus tard, le jeune Machiavel fut engagé pour le fastidieux travail d'une transcription à la main (avec des annotations marginales personnelles) d'un manuscrit du *De Natura Rerum* de Lucrèce, œuvre majeure de l'épicurisme latin. On décèle une certaine influence de ce courant sur l'œuvre machiavélienne : par exemple, il se trouve à l'origine de son propre « naturalisme », sensible dans l'affirmation réitérée que, dans le monde naturel, tout est éphémère et mortel, dans la capacité de saisir l'ordre des choses à partir de la compréhension des processus matériels, et enfin dans la volonté de penser les situations historiques en regard de tableaux qui mettent en scène l'humanité, primitive avant d'être civilisée, saisie par ses violentes passions élémentaires telles que la peur, la colère, l'ambition ou la jalousie.

Vie privée et carrière littéraire

Sur le plan privé, la correspondance familiale de Machiavel atteste des marques d'attention pour la famille de six enfants qu'il a fondée avec Marietta Corsini et manifeste le souci qu'il a du bien-être de sa petite « brigade ». L'image du père de famille affectueux et de l'ami fidèle redouble ainsi celle du haut-fonctionnaire fier de sa compétence, du professionnel de l'art politico-diplomatique passionnément engagé pour la défense de sa patrie. Elle se complète d'une dimension très importante, celle de l'auteur littéraire : Machiavel n'a cessé de faire circuler ses manuscrits ou de publier des textes littéraires de formes variées. Ainsi, les *Décennales* de 1504 et 1509, deux poèmes en tercets inspirés de Dante dans lequel sont narrés les événements importants qui se sont déroulés durant la décennie qui fait suite à la descente de Charles VIII ; ou les « élucubrations (*ghiribizzi*) pour Soderini », un morceau d'une lettre envoyée à Gian Battista Soderini depuis Pérouse (1506) **voir texte n°1**. Ces textes initiaux composés durant son activité à la Chancellerie esquissent la vision du monde typiquement machiavélienne, et préparent la composition d'œuvres littéraires rédigées après la défaite de 1512 et toutes uniques, irréductibles les unes aux

autres : les *Capitoli*, quatre méditations poético-philosophiques concernant l'ingratitude, la fortune, l'ambition et l'occasion (1512) ; les pièces de théâtre *La Mandragore* (1518) et *Clizia* (1525) qui lui valurent un réel succès littéraire à Florence, le conte poétique *L'Âne d'or* (1517) inspiré des *Métamorphoses* d'Apulée, des *Chants de Carnaval*, la *Fable de l'archidiabole Belphegor* (édité en 1549), la *Vie de Castruccio Castracani de Lucques* (1520), un *Discours ou dialogue sur notre langue* d'attribution incertaine dédié à l'idiome florentin, et même, ouvrage littéraire à sa manière, le traité militaire de *L'Art de la guerre* (1521).

Composition des œuvres majeures dans des moments difficiles

Dans leur diversité, ces ouvrages sont caractérisés par deux points communs : d'une part, ils expriment le choix par l'auteur de s'inscrire dans le contexte linguistique de la langue toscane, c'est-à-dire de privilégier la langue « vulgaire » plutôt que le latin des doctes ; de l'autre, ils attestent de sa faculté de mobiliser des registres de langue très variés. On retrouve ces traits caractéristiques dans les œuvres politiques majeures du Florentin, qui, de même que ses ouvrages littéraires, ont contribué à forger la langue et la littérature italiennes modernes. Ces œuvres furent composées à l'issue de sa carrière politique et suite à la cuisante déconfiture du parti républicain au pouvoir, en 1512. En quelques semaines, après les années indécises évoquées plus haut, tout bascule violemment dans le monde du Secrétaire : la milice mise en œuvre par ses efforts est massacrée par les Espagnols à Prato près de Florence, le violent retour des Médicis au pouvoir s'accompagne de la fuite sans gloire de Piero Soderini, Machiavel est lui-même arrêté et limogé, emprisonné et torturé avant d'être relâché – puis il se retire dans son petit domaine familial à Sant'Andrea in Percussina, où afin de tuer l'ennui, ainsi qu'il l'écrit à Francesco Vettori dans la fameuse lettre du 10 décembre 1513 (**voir texte n°2**), il organise par le biais de la lecture des rencontres avec les auteurs anciens et revit en se nourrissant de leur pensée.

C'est durant ce qu'il est convenu de nommer une période de « traversée du désert » qu'il rédige ses deux œuvres les plus importantes. D'une part, le célébrissime *De Principatibus*, mince volume au titre latin consacré aux « principautés » et devenu populaire sous le titre *Le Prince*, est désigné par son auteur comme un « opuscule » résumant tout son savoir de praticien de la chose publique, dédié et envoyé en 1513 au duc d'Urbino, Laurent de Médicis, alors homme fort de la puissante famille (**voir texte n°3**). Cette adresse étonnante – compte tenu du fait que Machiavel est considéré par les Médicis comme un de leurs adversaires – s'explique à la fois par la volonté du Secrétaire de reprendre du service et

(ce que la lecture de l'ouvrage réinséré dans son contexte fait rapidement comprendre) par sa compréhension de la situation politique internationale : les Médicis se trouvant au pouvoir en même temps à Florence et à Rome (le pape Jules de Médicis vient d'être élu pape sous le nom de Léon X), des circonstances particulièrement favorables s'offrent pour la cité du Lys. Encore faut-il les percevoir puis les exploiter, deux opérations que le *De Principatibus* entend permettre de réaliser à son dédicataire.

De l'autre, les *Discours sur la première décade de Tite-Live*, le deuxième chef d'œuvre de Machiavel, ouvrage composé entre 1513 et 1518 qui articule trois livres de réflexion consacrée aux républiques anciennes et modernes en rassemblant des « essais » sur une matière d'une richesse et d'une amplitude étonnantes. Ils furent élaborés, probablement à partir de conférences données par le Secrétaire, au contact du cercle d'intellectuels rassemblés par la famille Rucellai dans ses jardins florentins. La parole vivante de Machiavel s'y fait entendre, adressée à un cercle fermé d'amis qui réunissait de nombreux oligarques de sensibilité républicaine, notamment les dédicataires des *Discours*, Zanobi Buondelmonti et Cosimo Rucellai désignés par l'auteur comme des personnes qui, à défaut d'être princes, « mériteraient de l'être » (*Discours sur la Première décade de Tite-Live*, p. 183). On comprend sans peine pourquoi Machiavel fut inquiet et dû une nouvelle fois se réfugier à Sant'Andrea in Percussina lorsque le premier nommé fut accusé d'avoir pris part à la conjuration contre Jules de Médicis en 1522. Machiavel avait bien conscience de prendre de risques, et cela non seulement comme auteur engagé en faveur du républicanisme florentin, mais également du fait même de son originalité intellectuelle : tout à la fois œuvre de réflexion approfondie à partir de la lecture des auteurs anciens et texte d'action, les *Discours* sont présentés par leur auteur comme une navigation aventureuse, comme l'ouverture vers un nouveau monde, ou même comme un saut dans l'inconnu (voir **texte n°10**), toutes démarches qui en plus d'être intrinsèquement périlleuses exposent l'aventurier à un fort risque d'incompréhension de la part de ses contemporains.

Ni *Le Prince* ni les *Discours* ne furent publiés avant la mort de Machiavel, mais ont rapidement circulé sous forme autographe. La première publication de ces ouvrages par des éditeurs eut lieu simultanément à Florence et à Rome en 1531 et 1532. Un grand livre historique complète le dyptique machiavélien consacré à la théorie politique, intitulé *Histoires florentines*, vaste récit historiographique inachevé qui reprend et détourne les canons de l'histoire civique florentine traditionnelle. Le projet de cet ouvrage fut commandé par les Médicis en 1520 et livré par l'auteur en 1525. Grâce à un subtil art d'écrire, bien que caractérisé par un engagement républicain comparable à celui des *Discours*, il permet de

comprendre comment, dans l'impossibilité d'exprimer librement son point de vue, Machiavel s'adapte aux circonstances et organise son propos afin, tout en dissimulant souvent sa pensée, d'être le plus explicite possible quant à ses propres positions. On sait ainsi grâce à une lettre d'un ami de Machiavel, Donato Gianotti (envoyée à Marcantonio Michelli le 30 juin 1533), que dans les *Histoires florentines* l'écrivain fait endosser aux personnages qui sont les adversaires de Côme de Médicis toutes les critiques de l'action de ce dernier qu'il ne pouvait prendre à propre son compte.

Il existe bien un « art d'écrire » machiavélien⁶, qui se fonde sur l'habitude de l'auteur de signifier sa pensée sous des formes multiples et détournées. Par suite il convient, en entrant dans son œuvre, d'adopter un angle de vue qui ne surdétermine pas l'habitude consistant à considérer que l'auteur adhère entièrement ou de la même manière à tout ce qu'il dit. L'exercice d'interprétation proposé par le Florentin dans ses œuvres requiert a minima que l'on prenne garde non seulement aux conséquences de ce qu'il dit, mais également à la manière dont il s'exprime et à qui il s'adresse. Pour rappel de la prudence qu'il convient d'adopter en la matière, les préfaces et textes dédicatoires ouvrant chaque livre qui, sous couvert d'une classique *captatio benevolentiae*, installent un pacte de lecture approprié à l'intelligence de la lecture. *Le Prince* et les *Histoires florentines* sont ainsi à considérer comme des ouvrages adressés à des adversaires politiques (chose que doivent comprendre les alliés ou amis lorsqu'ils lisent les mêmes passages), tandis que les *Discours* développent des considérations adressées à des alliés ou à des amis (écrites cependant sous le regard des adversaires, car l'activité des Orti Oricellari était étroitement surveillée par les Médicis).

Florence, terre de pensée politique

Comme penseur politique, Machiavel s'inscrit dans une longue tradition, façonnée par l'humanisme, c'est-à-dire par le recours aux auteurs gréco-latins anciens pour former le jugement critique et pour argumenter à l'aide d'une rhétorique appropriée. Son œuvre se comprend plus particulièrement en regard de l'humanisme dit « civique » : un grand livre consacré au projet républicain occidental traite ainsi du « moment machiavélien » en

⁶ La thèse d'un art d'écrire propre à la philosophie politique classique a été développée par Leo Strauss dans *La Persécution et l'art d'écrire* (1952) et, concernant plus particulièrement le Florentin (dont Strauss est un adversaire déclaré), dans ses *Pensées sur Machiavel* (1958).

accordant au Secrétaire une place centrale⁷, mais derrière ce titre accrocheur se profile paradoxalement un contexte plus large et plus profond, et l'on découvre un vaste ensemble d'auteurs florentins dont on peut faire remonter l'origine à Dante Alighieri (1265-1321), et qui renvoie plus précisément à un sous-ensemble constitué par des écrivains qui furent tous à la fois des hommes d'action au service du régime florentin et des patriotes engagés pour défendre les valeurs de ce dernier. Il convient de mentionner à ce propos plusieurs de ses prédécesseurs tels que Coluccio Salutati (1331-1406), Leonardo Bruni (1374-1444) et Poggio Bracciolini (1380-1459), qui furent eux-mêmes chanceliers de la République. Machiavel développe quant à lui des thèses plutôt hétérodoxes en regard du modèle républicain forgé dans les cadres de l'humanisme civique ; cependant, la coloration réaliste qu'il confère au modèle n'est elle-même pas unique, car son œuvre est accompagnée et suivie par celle d'autres auteurs dont il est contemporain, par exemple François Guichardin (Francesco Guicciardini, 1483-1540), auteur d'importants traités politiques, d'une ample histoire consacrée aux guerres d'Italie et de commentaires sur les *Discours sur la première décade de Tite-Live* de Machiavel, et Donato Giannotti (1492-1573), auteur dans les années 1530 de deux ouvrages intitulés *De la République des Vénitiens* et *De la République florentine*.

Enfin, ses années de formation sont contemporaines de la carrière du moine Jérôme Savonarole (1452-1498) dont les sermons enflammés ont marqué l'histoire de la cité florentine : dans un climat d'inquiétude lié aux événements incertains, le dominicain rassemblait autour de lui des dizaines d'auditeurs avec des thèmes tels que la survenue prochaine de la fin des temps ou le destin de Florence comme nouvelle Jérusalem. A noter également que la réforme morale voulue par le Frère s'accompagnait d'un « élargissement » politique favorable aux idées républicaines et hostile aux patriciens, en particulier aux Médicis, ainsi qu'on le voit dans son *Traité sur la façon de régir et de gouverner la cité de Florence*⁸. Durant un moment important, à savoir depuis la « descente » des Français en 1494 jusqu'à l'affaiblissement de son soutien populaire, son arrestation puis son exécution publique lorsqu'il fut pendu et brûlé sur la place de la Seigneurie, la politique florentine fut influencée par une telle figure, sur laquelle Machiavel, en dépit de l'hostilité personnelle qu'il exprime envers toute forme de moralisation religieuse de la vie politique, a porté un jugement ambigu en le caractérisant notamment comme un « prophète désarmé » qui ne sut

⁷ John Greville Agard Pocock, *Le Moment machiavélien. La pensée politique florentine et la tradition républicaine atlantique* [1975], trad. L. Borot, Paris, P.U.F., 1997.

⁸ Traduction in Jérôme Savonarole, *Sermons, écrits politiques et pièces du procès*, éd. et trad. J.-L. Fournel et J.C. Zancarini, Paris, Éditions du Seuil, 1993.

pas se faire obéir par la base populaire de son parti :

« Moïse, Cyrus, Thésée et Romulus n'auraient pas pu faire observer longtemps les constitutions qu'ils avaient mises sur pied, s'ils avaient été désarmés : c'est ce qui de nos jours advint à Frère Jérôme Savonarole, qui avec ses nouvelles lois courut à sa perte lorsque la foule commença à ne plus le croire ; or, pour sa part, il ne possédait pas de moyen pour les maintenir dans ce qu'ils avaient cru, ni pour faire croire les incrédules. » (*Le Prince*, chap. VI, p. 123).

Une fin de vie marquée par l'échec du projet de libérer l'Italie

La fin de la vie de Machiavel est caractérisée par une désillusion croissante : sur un plan personnel, il n'est pas parvenu à revenir en grâce auprès des Médicis après 1512, puis le retour du régime républicain de 1525 ne lui permet pas, en dépit de ses efforts conjugués à ceux de François Guichardin, d'éviter la vassalisation durable de l'Italie et de Florence par les Espagnols vainqueurs des Français, ni, quelques mois avant sa mort en mai 1527, le violent sac de Rome par les lansquenets allemands. C'en est fait du grand dessein de « libérer l'Italie des Barbares », ainsi que le réclamait le dernier chapitre du *Prince* : sa patrie, mais aussi toute l'Italie, vont se trouver pour longtemps dominées par les puissances étrangères, Machiavel le sait parfaitement. Le 21 juin de cette année, il meurt de maladie entouré de ses amis, à qui, durant son agonie, il confie son dernier rêve, dans lequel il préfère suivre les damnés qui descendent en Enfer, à savoir les auteurs de l'Antiquité qui traitent de politique, plutôt que les vertueux saints qui montent au Paradis. Déroutant jusqu'au bout, avant de disparaître il adhère lui-même à sa légende noire.